

MATRIARCAT AFRICAIN & EGYPTIEN

Matri-arcat : mater familias / matria potestas (ne pas confondre avec la gynarchie).

Le matriarcat n'est pas la soumission de l'homme, mais la négation juridique du père.

Quelques sociétés matriarcales africaines : *mariage matrilocal et matrilineaire, sexe hors mariage...*

- la ceinture matriarcale bantoue :
 - des Comores de la côte est (avant l'Islam),
 - à la Namibie de la côte ouest : le peuple himba.
- au Congo (Wembonyama),
- les Bashilele du Congo-Kinshasa (polyandrie)
- à Bonoua, en pays Akan en Côte d'Ivoire...
- les Lélé du Kasai, chez les Abisis et d'autres tribus du centre du Nigéria
- en Afrique du Sud chez les Mashona et les Matabele

Les himbas (bantous de Namibie) →



Radcliffe-Brown et Forde, dans leur livre "Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique" : *"Chez les Bantous de l'Afrique centrale, le mariage appelé matrilocal détermine la filiation matrilineaire plutôt que patrilinéaire."*

On retrouve aussi au Ghana la présence du matriarcat particulièrement chez les ashanti dont Radcliffe-Brown et Forde, dans leur livre "Systèmes familiaux et matrimoniaux en Afrique", nous donnent les détails suivants: *"les ashanti considèrent le lien entre mère et enfant comme la clef de voûte de toutes les relations sociales... Ils le considèrent comme une parenté morale absolument obligatoire. Une femme Ashanti ne lésine pas sur le travail ou sur les sacrifices pour le bien de ses enfants..."*

Le matriarcat Peul (Sénégal, Niger, Nigeria, Tchad...) avant l'Islam

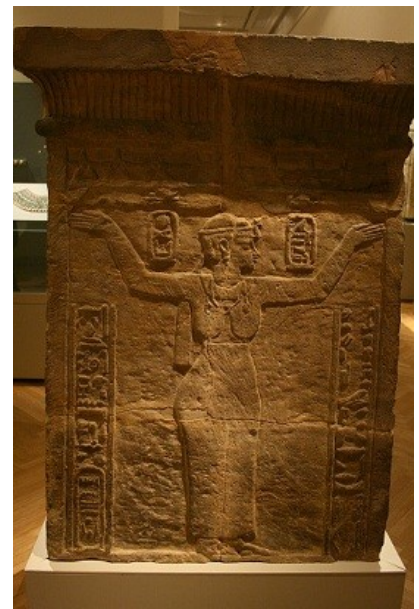


On note chez eux des survivances de l'ancien matriarcat malgré l'islam. L'héritage est utérin (matrilinéaire). Chez les Peuls Bororos, lors du *worso* « *fêtes du Printemps* », les hommes dansent le *Geerewol* où elles peuvent choisir un fiancé. Les femmes mariées qui assistent aux cérémonies de la *Geerewol* font parfois preuve d'une grande liberté de choix et il leur arrive de disparaître avec un beau danseur. Les Wodaabe (autre nom des Bororos) sont des monogames « successifs » avec nombreux divorces ou séparations. Le concubinage est interdit et rapidement scellé par un *teegal* « épousailles ». Chez les Wodaabes, la mariée reste avec son mari jusqu'à ce qu'elle soit enceinte, retournant alors chez sa mère, où elle reste pendant 3 à 4 années. Elle donne naissance à l'enfant chez sa mère et devient alors une *boofeydo* ce qui signifie littéralement, « *quelqu'un qui a fait une erreur* ».

"L'islamisation de l'Afrique Occidentale débute au X^e siècle avec le mouvement Almoravide, la religion traditionnelle disparut peu à peu sous l'influence islamique, les mœurs et les coutumes également. C'est ainsi que le régime patrilinéaire s'est substitué, partiellement et progressivement, au régime matrilinéaire depuis le X^e siècle... L'adoption du nom du père pour les enfants semble provenir de cette même influence arabe..." Cheikh Anta Diop - L'unité culturelle de l'Afrique Noire.

Ainsi, le voyageur Ibn Batouta nous raconte son étonnement lors de son voyage au Soudan en ces termes: *"Ils (les Nègres) se nomment d'après leur oncle maternel et non d'après leur père; ce ne sont pas les fils qui héritent des pères, mais bien les neveux, fils de la sœur du père. Je n'ai jamais rencontré ce dernier autre part, excepté chez les infidèles de Malabar dans l'Inde."*

En Nubie (nord du Soudan et sud de l'Égypte) se développèrent des civilisations berbères (gerzéens) et noires d'influence culturelle égyptienne (Koush, Napata, Méroé...) entre -3100 et +350. À Méroé, la succession était faite par la lignée des pères à celles des fils, mais aussi des neveux. Les divines adoratrices se succédaient de tante à nièce. Comme chez les égyptiens, sur les stèles funéraires Méroïtiques, le nom de la mère du défunt est mentionné avant celui du père.



La reine Candace qui gouverna aussi ce pays, fut reconnue pour sa bravoure et son courage face aux armées de César Auguste. C'est pour cela que les reines qui ont régné après elle, ont tenu à garder le nom de Candace en souvenir de cet acte glorieux. *"Cette omniprésence des femmes de cour dans les cérémonies et documents officiels était liée à leur poids politique. Ce dernier rend compte de la dévotion matrilinéaire du pouvoir monarchique"* - Revue Ankh N°3.

MATRIARCAT EGYPTIEN



*La déesse-Mère Isis,
et son fils Horus,
avatars de la Vierge & du Christ.*

On peut supposer que l'Égypte antique avait conservé quelques usages du matriarcat, du moins à une certaine époque, avant l'apparition de la circoncision et de l'excision (700 av-JC), probablement imposée par les différentes invasions (Hyksôs, Perses...).

Statut élevé de la femme, liberté sexuelle, iconographie des femmes dénudées et libres de séduire, **absence de prostitution et d'esclavage**, filiation maternelle de l'héritage, et importance de l'oncle maternel, les hommes "épousaient" leur sœur...



*La reine Nefertiti,
1370 av-JC.*

Isis, la déesse des anciens Égyptiens, la mère des dieux, est venue d'elle-même ; elle est aussi la déesse vierge ; ses temples à Saïs, la ville sainte, portaient cette fière inscription : *"Personne n'a jamais relevé ma robe, le fruit que j'ai enfanté est le Soleil."*

L'orgueil de la femme éclate dans ces paroles sacrées ; elle se proclame indépendante de l'homme, elle n'a pas besoin de recourir à sa coopération pour procréer. La Grèce répliquera à cette insolente assertion : Jupiter, le père des dieux, enfantera Minerve sans le secours de la femme, et Minerve, la déesse *"qui n'a pas été conçue dans les ténèbres du sein maternel"*, sera l'ennemie de la suprématie familiale de la femme.

On retrouve à travers les croyances égyptiennes des éléments démontrant la place importante qu'occupaient les femmes dans la société. Ainsi, la triade principale n'est pas composée du père, du fils et du Saint-Esprit comme dans le catholicisme, mais du père (Osiris, Dieu de l'agriculture et de la fertilité), de la mère (Isis, Déesse mère dont l'influence et l'amour règne partout, Déesse du blé et à l'origine de sa culture) et du fils (Horus), équilibre à travers lequel tous les membres de la société égyptienne peuvent se confondre.

Dans le régime matrilineaire égyptien, seul le neveu hérite de l'oncle maternel, par contre ses propres fils n'héritent pas de lui. Dans la famille royale, les "mariages" avaient lieu entre frères et sœurs. Est-il raisonnable de penser que l'Égypte puisse avoir été gouvernée pendant plus de 3000 ans par des dynasties de consanguins, sans provoquer de maladies génétiques qui auraient détruit cette brillante civilisation ? Ou ne serait-il pas plus raisonnable de penser que les traductions sont erronées, et que comme toutes les peuplades matriarcales aux alentours (berbères, bantous, nubiens...), l'homme, en tant qu'oncle maternel élève les enfants de sa sœur, ses neveux ?

La femme chez les Égyptiens, jouissait d'une grande liberté. Elle était honorée, le respect dont il fallait l'entourer était le plus sacré des devoirs. Elle circulait sans voile, contrairement aux femmes grecques, romaines et asiatiques (perses, assyriennes...) qui elles étaient séquestrées.

Paru en feuilleton dans *Le Socialiste*, du 4 septembre au 16 octobre 1886.

Le matriarcat

Étude sur les origines de la famille

Paul Lafargue

www.marxists.org/francais/lafargue/works/1886/10/matriarcat.htm

Dans la vallée du Nil, cet antique berceau de la civilisation, les femmes du temps d'Hérodote avaient une situation si privilégiée, que les Grecs appelaient l'Égypte "un pays à rebours". L'historien d'Halicarnasse expliquait ce contraste par "la nature du Nil, si différente de celle des autres fleuves : *"ainsi les usages des Égyptiens et leurs lois diffèrent des mœurs et des coutumes des autres peuples... Les hommes portent les fardeaux sur la tête et les femmes sur les épaules. Les femmes vont au marché et trafiquent, tandis que les hommes renfermés dans les maisons travaillent à la toile... Les enfants mâles ne sont point contraints par la loi de nourrir leurs parents ; cette charge incombe de droit aux filles"*.

Cette condition imposée aux filles suffirait à elle seule pour établir que les biens de la famille appartenaient aux femmes, comme c'était le cas chez les Naïrs et les Touareg : et partout où la femme possède cette position économique, elle n'est pas sous la tutelle du mari, elle est chef de famille.

"En raison des nombreux bienfaits de la déesse Isis, écrit Diodore de Sicile, il avait été établi que la reine d'Égypte recevait plus de puissance et de respect que le roi ; ce qui explique pourquoi chez les particuliers l'homme appartient à la femme selon les termes du contrat dotal, et qu'il est stipulé entre les époux que l'homme obéira à la femme".

On avait rangé cette observation de Diodore parmi les histoires merveilleuses dont abondent les voyageurs qui reviennent de loin : cependant on ne pouvait s'empêcher de constater que l'association des reines au pouvoir persista jusqu'aux Ptolémées, en dépit des idées grecques qui conquéraient le pays. Cléopâtre dans les cérémonies religieuses, revêtait les attributs d'Isis, la mère sainte, et son époux Antoine, un général romain, suivait à pied son char triomphal.



Cléopâtre et César par Jean-Léon Gérôme, 1866 →



← Ahmès Nefertari

Les inscriptions funéraires recueillies dans la vallée du Nil mentionnent fréquemment le nom de la mère, mais non celui du père. *"Parfois, dit M. Révillout, on indique par parallélisme que le personnage en question était le fils d'un tel. Mais cette désignation patronymique était très rare dans la langue sacrée... Ajoutons que la femme mariée, mère ou épouse, est toujours nebt pas, dame de maison, maîtresse de maison"*, M. Révillout est tout scandalisé.

L'analyse des papyrus démotiques du Louvre a permis au savant égyptologue de constater que les anciens contrats de mariage ne mentionnent pas les biens de la femme, quelque nombreux et importants qu'ils aient été, le mari n'ayant aucun droit dessus, tandis qu'on spécifiait la somme qu'il devait payer à sa femme, soit comme don nuptial, pension annuelle et amende en cas de divorce. L'épouse est toujours maîtresse absolue de ses biens qu'elle administre et dont elle dispose à son vouloir. Elle vend, achète, prête, emprunte ; bref, fait sans contrôle tous les actes de chef de famille. Les faits rapportés par Hérodote et Diodore, confirmés par les travaux de Champollion-Figeac et des égyptologues, démontrent que la femme égyptienne occupait dans la famille la même position que les dames naïrs et targuies.



Extrait de l'article d'Agnès Echène : **La prostitution avant le "Monde"**

L'Égypte présente la particularité de n'avoir jamais complètement remplacé la famille gentile par la famille conjugale; c'est ainsi que frères et sœurs, unis par la communauté de subsistance, de succession et d'habitat (pharaon signifie d'ailleurs "grande maison", typique des communautés fraternelles/gentilices), formaient un groupe que bien des archéologues ont nommé "mariage", voire "mariage incestueux" sans qu'il y eut pourtant de relations sexuelles entre eux.

Quand on s'avisa de reconnaître l'époux et le père, on ne les intégra cependant pas à la communauté fraternelle/gentile; ils en demeurèrent étrangers. C'est ainsi que la famille conjugale n'émergea que fort tardivement en Égypte. Le mariage finit cependant par s'installer, tout en laissant se déployer une apparente liberté sexuelle : liberté des jeunes-filles, facilité du divorce, tolérance des relations extra-conjugales, évidente licence lors des fêtes et banquets, tout signale des mœurs libres; lorsque les pouvoirs des chefs s'étendirent, on vit apparaître des harems chez les rois comme chez les prêtres; mais la "polygamie" de fait était la règle pour toute la population. Et l'on ne trouve pas trace de prostitution.

La reine de Saba



La visite de la Reine de Saba au roi Salomon - par Sir Edward John Poynter

Saba ou Sheba, est un royaume légendaire qui aurait existé entre le Yémen et l'Éthiopie vers le XIII^e siècle avant JC, et dirigé par une grande reine. Les traditions éthiopiennes l'appellent Makéda, celles du Yémen Balqama, et celles de l'islam Balqis ou Bilqis (du grec ancien pallax, pallakis : concubine). Dans la Bible, on l'appelle « Reine de Midi ». Certains la dénomment également Cassiopée, l'associant à la reine éthiopienne du même nom dans la mythologie grecque.

Les nombreux récits relatent sa visite auprès du roi Salomon. Elle est décrite comme une femme sublime, d'une profonde sagesse et d'une haute intelligence par certains (matriarcaux ?), et comme une magicienne tentatrice par d'autres (patriarcaux ?). On raconte qu'elle avait des sabots de bouc ou d'âne, probablement diabolisée ainsi parce qu'elle était femme dirigeante, et païenne (elle vénérât le soleil et les étoiles), mais aussi parce qu'elle n'était pas mariée, et qu'elle devait probablement avoir des amants.

Pour le vérifier, le roi Salomon la testa, en la faisant entrer par une porte de son palais faite de verre et de marbre bleu. Le sol imitait si bien l'eau que la reine fut trompée, et pour passer l'eau factice elle remonta sa robe, dévoilant ses jambes...

On raconte qu'elle était si belle que Salomon lui proposa de l'épouser, ce qu'elle refusa. Par une ruse, le roi la contraignit à partager sa couche. Elle resta auprès de lui pendant 6 mois avant de rejoindre son royaume. Elle y mit au monde un fils, né de son union avec Salomon, Ménélik (ou Ibn el Hakim), fondateur de la dynastie éthiopienne des Salomonides, dont se réclame le dernier empereur d'Éthiopie, Haïlé Sélassié (1930 – 1974).